L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux, No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 15 FEVRIER 1880.

## A VUE DE NEZ.

C'était un nez remarquable, un nez qui attirait l'attention par sa courbe aquiline, un nez pittoresque, éloquent comme celui de Mme de Villette, selon l'expression du président de Perpigny, bien campé au milieu de la face, dont il semblait avoir pris possession comme d'un pays conquis.

Et je me demandais, en examinant cette merveille, pourquoi, étant donné le rôle important que joue le nez sur le visage, pourquoi poètes et ramoneurs s'en occupaient si peu dans leurs fréquentes descriptions.

On consacre des pages aux yeux, à la bouche, aux oreilles, aux cheveux, au front, et c'est à peine si le nez est honoré d'une ligne. Les plumes généreuses lui accordent un maigre alinéa, et c'est tout.

Je ne connais qu'un poète qui ait consacré une pièce entière au nez. C'est M. Mérat, dans un petit volume ayant pour titre: *l'Idole*, collection de sonnets plus ou moins réussis sur les beautés de la femme. Le *Sonnet du Nez* n'est pas un chef-d'œuvre, mais enfin c'est un hommage rendu à cet organe dont on ne s'occupe pas assez; il faut savoir gré à l'auteur de n'avoir pas, comme ses prédécesseurs, dédaigné de faire l'éloge du nez.

Le nez, disent les savants, est la partie saillante de la face, qui est placée au-dessus de la bouche, et qui est l'organe de l'odorat. Les anatomistes ajoutent: "Le nez se divise en quatre parties: la racine, le dos, les ailes et le bout."

Parbleu! voilà les ignorants bien avancés avec cette définition!

Ici j'ouvre une parenthèse, pour faire amende honorable.

J'ai dit tout à l'heure que je ne connaissais qu'un poète qui se soit occupé du nez d'une façon spéciale. C'est une grosse erreur que j'ai commise. Je me souviens que Théophile Gautier a consacré au nez une page humoristique qui restera et que je recommande aux phinoplastes de l'avenir.

Je reprends: le nez, qu'il soit grand ou petit, large ou mince, mérite toute notre considération. Remarquez d'abord que l'on remplace un œil, des dents, des cheveux, à tromper le regard le plus exercé; mais essayez donc de remplacer un nez.

Je sais bien que les rhinoplastes vous taillent un nez dans telle ou telle partie charnue de veau ou de votre semblable et vous le greffent sur le visage; mais cette bouture ne vit pas. Il y a bien des nez de carton, mais l'humidité les détériore; quant aux nez d'argent, ils ne sont qu'à la portée des invalides.

La difficulté, l'impossibilité de remplacer un nez indique déjà la supériorité incontestable de cet organe sur les autres. Maître Lambert, le notaire sans nez, en sait quelque chose.

Le nez est l'organe respiratoire par excellence; c'est sans doute pour cela que les humains, qui sont généralement portés à changer la destination des organes que Dieu leur a donnés, respirent par la bouche, ce qui est tout simplement absurde. L'influence du nez sur les empires a de tout temps été singulière.

Pascal a dit avec raison:

"Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, la face de la terre aurait changé."

César et Napoléon avaient des becs d'aigle, et chacun sait quelle influence ces deux nez ont eu sur la destinée des peuples.

Les physionomistes ont fait d'utiles remarques sur le nez. Je crois devoir en signaler quelques-unes, en ajoutant que j'ai reconnu la vérité de ces diagnostics en plus d'une circonstance.

Le nez fendu, comme celui des chiens de chasse, indique la bienveillance; ce fut le nez de Saint-Vincent-de-Paul.

Les indiscrets ont le nez pointu, aigu, Saint-Simon, avait un nez fait de la sorte.

Les nez carrément plantés charnus, appartiennent aux esprit dominateurs.

Les nez camus sont généralement des nez peu estimables; ce sont des nez d'imbéciles ou de scélérats.

Défiez-vous des nez rouges, leur propriétaire ne vaut pas grand chose.

Cromwell avait le nez rouge.

Remarquez que tous les grands hommes ont eu de grands nez.

On ne connait qu'une exception: c'est Socrate. Le philosophe était camus; aussi qu'elle existence lui fit Xantippe!

Les nez de femmes sont à considérer. Tout d'abord, je crois qu'on peut dire:

"Montre-moi ton nez, je te dirai ce que tu es!"

Les nez droits marquent la pudeur, la dignité, mais aussi la froideur.

Le nez aigu, puissant, est un signe d'instincts dominateurs et parfois cruels. Tels étaient les nez de Catherine de Médicis et de la reine Elisabeth.

Les nez retroussés révèlent mille et mille choses charmantes. Ce sont les nez féminins par excellence.

Quand on a dit: les yeux sont le miroir de l'âme; ce qui est faux, par parenthèse, on a tout dit sur les yeux. Il faudrait une colonne de journal pour citer les sages dictons auxquels le nez a donné lieu. Qu'il me soit permis d'en reproduire quelques-uns.

On dit d'un perspicace: Il a le nez fin, il a bon nez.

D'un poltron: «Il saigne du nez.

D'un esprit borné: Il ne voit pas plus loin que son nez.

D'un irascible: La moutarde lui monte au nez.

L'indiscret: fourre son nez partout.

L'insolent: regarde les gens sous le nez, et l'impertinent rit au nez de tout le monde.

S'agit-il d'un mari docile, les méchantes langues disent "que sa femme le conduit par le bout du nez."

On disait autrefois d'un orateur ennuyeux: "Il me pèle le nez!"

Mme de Sévigné a dit: "Comme le public a bon nez, il n'est pas longtemps dupe."

Je n'en finirais point si je voulais tout dire. Il me vient pourtant encore un mot sur les bavards qui parlent pour ne rien dire, mais je le laisse au fond de l'encrier, de peur qu'on ne me dise:

"Prenez-vous par le bout du nez."

ROBERT DE WILS.

—A la police correctionnelle:

—Vous cherchez à vous faire passer pour fou.

—Mon président....

—Vous saviez bien ce que vous faisiez en portant la main à la chaîne de monsieur.

—Je battais la breloque!

—Du Sphynx:

On parlait des caissiers—une actualité, hélas!

—Avez-vous remarqué, disait une dame, qu'un caissier a toujours l'air endormi?....

—Pas étonnant, observa quelqu'un, ils sont toujours entre deux sommes!

—Le comble du savoir-vivre.

Vivre cent dix ans.

**L'amnistie et M. de Freycinet.** — Le télégraphe a annoncé que la Chambre avait rejeté la proposition d'amnistie de Louis Blanc, combattue par M. de Freycinet. Le correspondant du *Times* de Londres, s'exprimait ainsi au sujet de ce début:

"Ceux qui connaissent intimement M. de Freycinet, fait remarquer le correspondant parisien du *Times*, affirment que la France sera satisfaite de ce début. Le chef du nouveau cabinet justifiera l'opinion de ceux qui voient en lui un remarquable orateur, un homme d'Etat plein de prudence et de résolution. La France laborieuse, honnête, la France vraiment intéressante et digne de respect, s'attend à trouver en lui un défenseur qui s'opposera aux demandes si étrangement audacieuses que l'on vient faire périodiquement au nom de ceux qui n'ont pas craint d'ajouter, aux désastres de la plus cruelle défaite militaire, les déchirements de la plus sanglante révolution."

M. de Blowitz ajoutait que l'on se trompait grandement sur la France si l'on croyait que derrière chaque démocrate, il y a un communard. Si la France libérale garde le silence quand il s'agit de la Commune, c'est que les orateurs réactionnaires ont voulu, de l'horreur qu'elle inspire, se faire une arme pour renverser la liberté:

"Les grands orateurs du parti démocratique, poursuit le correspondant du *Times*, ont gardé un silence prudent, mais désapprobateur, sur cette funeste page d'histoire, sans voir combien il eût été agréable pour la France libérale de voir ces orateurs la défendre contre ceux qui l'accusent de complicité avec la Commune. Aucun d'eux n'a voulu risquer son siége ou sa popularité en stigmatisant ceux qui, par la guerre civile, ont achevé l'œuvre des envahisseurs.

"Il est grand temps que quelque homme courageux et influent répudie au nom de la France démocratique toute liaison avec ces criminels. Si M. de Freycinet mettait fin à cette farce qui revient périodiquement sur la scène au détriment de la vérité et de la justice, il pourrait compter non pas sur un succès oratoire ou stratégique, mais sur un succès d'honnêteté et de patriotisme comme on en recherche rarement, comme on en obtient plus rarement encore, en ces jours de mensonge socialiste et de lâcheté politique."

**L'affaire Fadda.**—Tous les journaux parisiens ont raconté, en son temps, le fameux procès Fadda, qui s'est déroulé devant la cour d'assises de Rome.

On se souvient que l'écuyer Cardinali, assassin du capitaine Fadda, fut condamné à mort, et Mme Fadda,—sa maîtresse et sa complice,—à la peine des travaux forcés à perpétuité.

Tous les motifs de cassation invoqués par les avocats de Cardinali et de Mme Fadda viennent d'être rejetés par la cour suprême, qui a maintenu le premier jugement.

Mme Fadda-Saraceni va être transférée à Turin, où se trouve la prison pour les femmes condamnées aux travaux forcés à perpétuité. Le complice de Cardinali a eu une violente crise nerveuse en apprenant le rejet de son pourvoi en cassation.

Quant à Cardinali, il affecte la plus grande indifférence et fait bonne chère dans sa prison, grâce aux secours pécuniaires qu'il reçoit de son frère et aussi, assure-t-on, de la famille de son ancienne maîtresse et complice. La peine de Cardinali va, d'ailleurs être commuée.

L'Antonietta Carrozza, si gravement compromise dans le même procès, a été acquittée. Elle continue son métier d'écuyère dans les principales villes d'Italie, sifflée à outrance, mais faisant salle comble partout où elle se montre en public: à Rome, à Naple, hier encore à Modène, d'où on l'a chassée, et aujourd'hui à Florence.... où l'attend le même sort.

—M. Joseph Reinach écrit, de Gaza, (Syrie), à la *République française* au sujet d'une importante découverte qui vient d'être faite aux environs de cette ville:

Il y a environ six mois que des paysans de Gaza, s'étant avisés de remuer le sable de la dune Tell-el-Ajoul (montagne de Veau), dune située à une lieue de la ville actuelle de Gaza,—trouvèrent, couchée sur le dos, une magnifique statue de marbre. Il se passa alors ce qui, en pareille occurrence, se passe presque toujours en pays turc. Aussi inquiets que réjouis de leur trouvaille, les paysans philistins s'empressent d'aller trouver un marchand grec de Gaza; celui-ci achète la statue pour un prix dérisoire; mais, à l'instant même où il va commencer ses travaux, le gouvernement turc flaire une bonne affaire et s'empare *manu militari* de la dune où la statue reste à demi enfouie dans le sable.

Alors, le Grec de réclamer à cor et à cris le remboursement des vingt livres qu'il a payées aux paysans philistins, et le pacha d'incarcérer ces pauvres diables jusqu'à ce qu'ils aient rendu gorge. Mais peu importe en définitive, puisqu'à l'heure présente la statue se trouve à l'abri de tout acte de vandalisme et qu'elle est parfaitement gardée par les zaptiés de Gaza. Ce qui importe, c'est que le pacha n'a plus qu'un souci: vendre la statue: que des offres lui ont déjà été faites par le consul de Prusse, et que le gouvernement français doit se hâter s'il ne veut pas que le musée de Berlin s'enrichisse, au détriment du Louvre, d'un véritable chef-d'œuvre qu'on pourrait aisément avoir pour 5 ou 6,000 fr.

Le *Jupiter* de Gaza est, en effet, une œuvre tout à fait admirable et dont l'auteur appartient évidemment à la meilleure époque alexandrine.

Mais ce n'est pas seulement pour l'artiste que la découverte du *Jupiter* de Gaza est un fait important, c'est encore pour l'archéologue et le géographe. En effet, elle prouve que la dune de Tell-el-Ajoul est l'emplacement de l'antique cité de Gaza, celle qui fut la capitale des Philistins et qui arrêta si longtemps Alexandre avant de devenir l'une des villes les plus florissante du royaume syrien.

L'ancienne Gaza avait huit sanctuaires qui furent célèbres dans toute l'Asie et ne furent détruits que par l'impératrice Eudoxie, femme d'Arcadius.

— La *Presse* publie l'information suivante que nous reproduisons, sous toutes réserves:

" Pujol, de l'Odéon, vient d'hériter un million d'un vieil oncle, armateur à Marseille.

" L'artiste, qui passait déjà pour riche, ne songe cependant pas à quitter pour cela le théâtre."

—L'Académie française a discuté, dans sa séance d'hier, la proposition de M. Caro, ayant pour but de supprimer l'examen, en séance privée, des titres des candidats.

La discussion a été très vive, plusieurs orateurs ont pris la parole pour et contre.

Enfin, l'Académie a procédé au vote, qui a donné le résultat suivant:
Pour la proposition: 11 voix.
Contre la proposition: 7 voix.
La proposition de M. Caro est adoptée.

—Sur mon carré demeure un vieux greffier à la Cour. Je le rencontre ce matin: "Bonjour, monsieur, comment cela va-t-il."

—Très-bien, très-bien comme un homme qui a dormi du sommeil du juge.

**Londres, 24 janvier.**—La photographie des couleurs.—Il y a longtemps qu'on cherche un procédé permettant de reproduire les couleurs par la photographie. On exploite aujourd'hui en Angleterre une invention récente qui semble réunir ces conditions.

Des expériences ont été faites et ont donné, paraît-il, des résultats tout à fait satisfaisants.

Il y a quelques années, un modeste savant français, habitant la province, M. Ducos de Hauron, avait déjà fait, le premier probablement, cette précieuse découverte.

Des échantillons de ces produits, qui passèrent alors sous nos yeux nous permirent de constater que la *Photochromie* —c'est le nom qu'il avait donné à son invention—permet de reproduire avec succès les œuvres des peintres, il n'est possible de reproduire la nature qu'avec beaucoup d'imperfection. Ces photographies reproduisaient bien la couleur et les dimensions des objets, mais il est une chose qu'elles ne donnaient pas et qu'elles ne pourront probablement jamais donner: l'illusion de la vie.

M. Ducos de Hauron, qui avait dépensé toute sa fortune à ses recherches, ne put malheureusement appliquer lui-même son procédé et le vendit.

C'est peut-être cette invention qui est maintenant exploitée par voisins d'outre-Manche.

**Rome, 24 janvier.**—Charité bien entendue.—Le prince Borghèse continue les traditions de ses ancêtres.

L'hiver étant presque aussi rude cette année à Rome qu'à Paris, la misère y est grande. Le prince Borghèse a songé à organiser un fourneau gratuit, où les nécessiteux trouvent les provisions dont ils ont besoin.

Il surveille lui-même, d'habitude, les distributions, mais craignant qu'en son absence on ne fit les choses qu'à demi, il eut il y a quelques jours, pour découvrir ses employés, l'ingénieuse idée de se déguiser en pauvre.

Couvert de haillons, affublé d'une grande barbe blanche, appuyé sur un bâton, il se rendit au fourneau, prit place dans les rangs des malheureux qui attendaient leur pitence, et, à tour, vint réclamer sa soupe.

La ration était bonne, et le faux mendiant vida consciencieusement son assiette.

Il ne lui sembla pas qu'il eût jamais fait un meilleur repas.

—Un précoce voleur (il n'est âgé que de dix-sept ans) vient d'être arrêté par la police française.

William-John H.... était commis dans une importante maison de banque de New-York, lorsqu'il s'enfuit, il y a quelques mois, en emportant 100,000 fr. de valeurs.

Il était parvenu, en changeant deux fois de nom et en se grimant d'une façon parfaite, à rester deux mois en Angleterre, bien qu'il fut signalé à la police anglaise. Un "détective", chargé de l'arrêter, n'avait manqué ce "gentleman" que de vingt minutes, lorsqu'il avait pris le paquebot qui l'amenait en France.

L'agent partit, aussitôt, pour Paris et se mit, à peine arrivé dans la capitale, en rapport avec la police française. Hier matin, on capturait le voleur dans un hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau, il était encore porteur de 37,500 fr.

William-John H.... a tout avoué, en donnant des détails rassurants pour son patron. Il a, a-t-il affirmé, laissé à New-haven 43,000 fr., cachés dans une malle, et placé 17,000 fr. dans une maison de banque de Southampton.

Comme on le voit, c'était un garçon prévoyant!

—Le capitaine du port de Bordeaux a reçu la dépêche suivante:

La Réole, 26 janvier, matin.

La Garonne ne charrie plus de glaçons; la formation des glaces sur le bord reste stationnaire.

—On mande d'Agen, le 26 janvier, à la *Gironde*:

Les glaces bordent la Garonne et couvrent le canal latéral et les autres rivières qui n'ont pas de cours torrentiel dans notre région. Tous les transports s'effectuent depuis deux mois par les chemins de fer, car la batellerie est réduite au chômage. Le niveau des eaux atteint à peine 50 centimètres au-dessus de l'extrême étiage de la Garonne. Depuis quarante ans, un pareil phénomène ne s'était aussi sensiblement manifesté en plein hiver.

—Une grosse nouvelle:

On nous affirme que les sénateurs et les députés ont résolu de déserter en masse le salon de Mme Adam. Cette décision ne touche en rien à la personne si sympathique de la toute gracieuse maîtresse de maison; Mme Juliette Lamber conserve tous ses amis.

Mais justement, par cela même qu'elle les conserve tous et qu'elle en augmente de jour en jour le nombre, son salon essentiellement politique devient aujourd'hui absolument mondain. Et comment entamer de graves discussions politiques devant les blanches épaules des ravissantes misses américaines, ou préparer un rapprochement entre l'Union républicaine et la gauche sous le regard de feu des plus jolies femmes de la colonie espagnole?

Ce serait un crime de lèse-beauté et nos honorables sont capables de tout peut-être, sauf de cela!

—Un joli mot entendu au dernier bal donné dans un des élégants hôtels du Parc-Monceaux.

On présentait à la jeune maîtresse de la maison un personnage influent déjà d'un certain âge.

—Vous me ferez valser, lui dit gracieusement la jeune femme, j'adore la valse.

—Mon Dieu, madame, à mon âge, répond le sexagénaire, on ne sait plus valser.

—Qu'est-ce que cela fait, vous vous laisserez conduire. Nous valserons, comme vous voudrez, à deux temps ou à trois temps.

—Hélas, madame, la valse n'a qu'un temps.

—Du *Charivari*:

Ce que c'est que la célébrité.

X.... romancier naturaliste, sortait d'un de ces établissements intimes situés dans les passages; il dépose ses trois sous au guichet.

—Vous êtes bien monsieur X....? demande la préposée avec bienveillance.

—Oui.

—L'auteur du roman en vogue?

—Parfaitement.

—Reprenez vos trois sous.... vous avez vos entrées.

THE NEW ORLEANS BEE.
DUFOUR & LOMET, PUBLISHERS.
OFFICE—No 73 CHARTRES.
TERMS:
Rates of subscription—Daily, per annum in advance, $14; half-yearly, $7; quarterly, $3 50.
Price of the paper—Single copies, Five cents.
Weekly—Per annum, $3; half-yearly, $1 50; [illegible]; Single copy 10 cents.

### CONSULAT DE FRANCE
A
LA NOUVELLE-ORLÉANS
BUREAUX, 92 RUE ROYALE.

Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs [illegible] sont priés d'en donner avis au Consulat.

Abeille (Jean Joseph Marie), Aillbert (Lucien), Boyer (Aug), Blanchard (Adolphe et Augusta), Barthe (Calixte), Bordeux (Bernard), Bauer (Charles Auguste), [illegible] — Guichard, Guy (Joseph), Hamelin (Firmin), Hamelin (Jean Alphonse), [illegible], Le Boyer (Adolphe Victor), Loyal (Jean Pierre), [illegible]

Les procurations et actes notariés de toute nature sont passés en Chancellerie aux prix fixés par le tarif.

Des registres sont tenus pour l'inscription gratuite des mariages, naissances et décès.

La Nouvelle-Orléans, Le 13 Février 1880.
Le Consul de France.
VICOMTE PAUL D'ABZAC.
13 fév—

### Chaussures.

ATTENTION.
M. ANDRIEU & Co.,
No 51 Royale, coin Bienville.
FABRIQUE DE BOTTES ET DE CHAUSSURES DE TOUS GENRES.
Bottes et souliers en tous genres [illegible]
MA DEVISE est: "Vendre [illegible]"

PONTCHARTRAIN CHEAP STORE.
J. A. LACROIX,
Coin Français et Victoire.
CHAUSSURES DE TOUTES QUALITÉS POUR DAMES, MESSIEURS, DEMOISELLES ET ENFANTS.
Toujours en magasin, un assortiment complet [illegible]

### Brasseries.

Marais Street Steam Brewery
H. F. STURCKEN,
90, 92, 94 et 96 RUE MARAIS.
Entre Conti et St-Louis.
4 fév 80 1an—D.M.J.

PELICAN STEAM BREWERY,
EUGÈNE ERATH,
983.... RUE VILLERE.... 983
Entre Esplanade et Chemin du Bayou.
11nov—1an

QUEYROUZE & BOIS
MARCHANDS EN GROS DE
GROCERIES, VINS, LIQUEURS
—ET—
Toutes sortes de Produits de l'Ouest.
Aux magasins bleus,
Coin Vieille-Levée et Bienville.

Est un composé des racines de sa separeille, stillingia, mandragore, rhubarbe, avec l'iode de potasse et de fer, tous puissants producteurs de sang [illegible]

PRÉPARÉE PAR LE
Dr J. C. AYER & CO.,
Chimistes, pratiques et analytiques
LOWELL, MASS.
Vendu par tous les Droguistes partout.

### VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.
[illegible]
Prix du passage pour le Havre.
[illegible]
L. GRAND, Agent, [illegible] Nouvelle-Orléans.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.
VAPEURS ENTRE [illegible] LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.
[illegible]
PRIX DU PASSAGE:
[illegible]

AMERIQUE CENTRALE.
[illegible]
R. B. WARD, JR.
[illegible]
S. OTERI & BRO.
[illegible]

Pour New-York directement.
Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
LOUISIANA.
Le steamer LOUISIANA, Capt. E. V. Gager,
Partira de son wharf, [illegible] Samedi 14 Fév. à 8 h. A. M.
[illegible]
ALFRED MOULTON, [illegible]

For New York direct.
Cromwell Line.
This line is composed of the following steamers:
NEW ORLEANS, KNICKERBOCKER,
HUDSON, LOUISIANA.
LOUISIANA, Capt. E. V. Gager,
will leave her wharf, [illegible] Saturday, Feb. 14th at 8 A. M.
[illegible]
ALFRED MOULTON

NOUVELLES INVENTIONS
SONNETTES ELECTRIQUES.

SONNETTES ELECTRIQUES—Point de fils [illegible]
[illegible]
JAMES H. REYNOLDS.

FOURS.
[illegible]
JAMES H. REYNOLDS.

### VAPEURS.

Paquebot de la Malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
[illegible]
NATCHEZ,
[illegible]

Pour Grand Ecore, Alexandrie.
Un voyage régulier par semaine.
[illegible]
JESSE K. BELL,
[illegible]
R. W. ADAMS
11 Passage du Commerce
[illegible]

OPELOUSAS.
Paquebot indépendant pour Opelousas
[illegible]
LAURA L. DAVIS.
[illegible]

LE FAVORI DU MONDE.
[illegible]
DE SMET.
[illegible]

HENRY TETE,
[illegible]

BELLE.
[illegible]

PAQUEBOT INDÉPENDANT.
[illegible]
FAIR PLAY.
[illegible]

Mandeville et Covington.
[illegible]
NEW CAMELIA
[illegible]
W. G. COYLE,
[illegible]

A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No 54 RUE CARONDELET.
[illegible]

COLUMBIAN EDUCATIONAL & KINDERGARTEN INSTITUTE.
186.... Rue Esplanade.... 186
[illegible]

FRITZ JAHNCKE.
[illegible]
SCHILLINGER PATENT PAVEMENT.
[illegible]

Advance and Retreat
— Par —
Le Lieut. Gén. JOHN B. HOOD, C. S. A.
[illegible]
A. W. HYATT, 32 rue du Camp. [illegible]

A. DELPIT,
Manufacture de Tabac à la Vapeur.
13 & 15 rue St. Louis.
ETABLIE EN 1808.
Célèbres TABACS à priser.
PERIQUE, MACOUBA, VIRGINIE, NATCHITOCHES, ROSE, ETC. FINE CUT supérieur, à fumer et à chiquer.
CIGARES Havane et du pays.
Grand assortiment de
PIPES ECUME ET BRUYERE FRANÇAISES véritables et de PIPES AMERICAINES.
Un beau choix de
TABATIERES en Métal, Racine Buffle, Papier-Mâché et autres.
ARTICLES POUR FUMEURS, ETC. ETC. ETC.
—Le tout—
AUX PRIX LES PLUS MODÉRÉS.
En gros et en détail.

R. M. & B. J. MONTGOMERY.
MEUBLES D'ORNEMENT.
—ET—
MIROIRS FRANÇAIS.
BATISSE MAURESQUE.
Second Grand Stock cette Saison
D'ameublements de salons, chambres à coucher, salles à manger, [illegible] objets d'ornement convenables pour les jours de fête.
Toujours en magasin, le plus grand assortiment de MEUBLES ordinaires [illegible]
Venez examiner et marchander le stock—il parle de lui-même—au
GRAND MAGASIN DE MEUBLES DE MONTGOMERY.
Marchandises livrées à domicile sans frais. 28 déc—3m

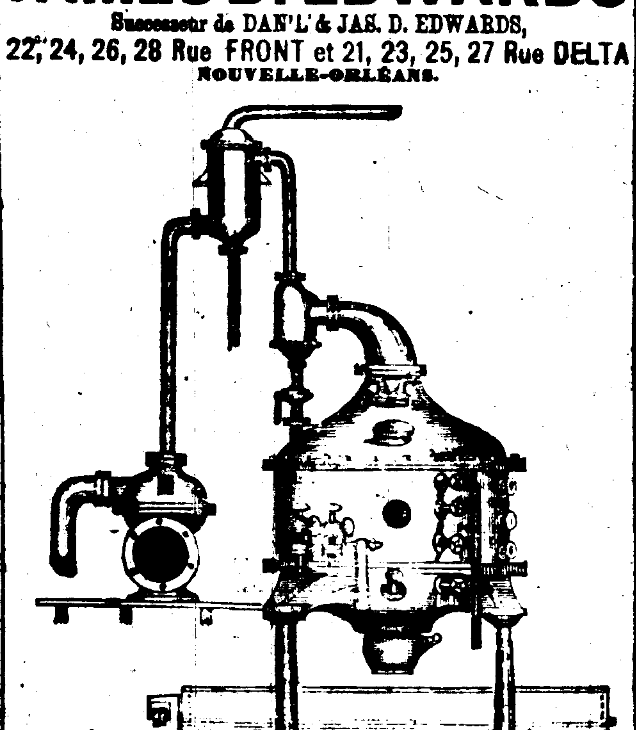
PHARMACIE DUCONGE,
89 RUE DE CHARTRES 89
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
[illegible]
1 sept 79—1 an

H. J. RIVET,
PHARMACIEN-DROGUISTE
Importateur de Médicaments Patentés Français.
Agent du "TEXAS COTTON WORM DESTROYER." [illegible] 56 rue de Chartres et 36 rue Bienville, Nlle-Orléans.
17 mai 79.—1 an.

J. B. JUNQUA,
Nos 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, Nouvelle-Orléans.
MARCHAND - COMMISSIONNAIRE
—IMPORTATEUR DE—
Cognacs, Vins, Liqueurs et Whiskies Fins
FABRICANT DE SIROPS DE PREMIER CHOIX, ET
D'eau de Seltz et d'eaux Minérales,
Avec le dernier appareil Hermann-Lachapelle de Paris, qui a obtenu la Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de 1878. Sept—6m

GALERIE D'ART
CÉLÈBRE DE
WASHBURN
TRIOMPHE DE LA PHOTOGRAPHIE!
PORTRAITS
Fixés d'une manière permanente au moyen du
PROCÉDÉ BREVETÉ DE LAMBERT.
Tous les nouveaux genres de photographie exécutés avec les dernières découvertes et les perfectionnements les plus récents.
PRIX TRÈS MODÉRÉS
No 109 RUE DU CANAL.
7nov79

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 Rue FRONT et 21, 23, 25, 27 Rue DELTA
NOUVELLE-ORLEANS.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des sucreries de toute capacité, de 5 à 60 boucauts par jour.
[illegible]
4 janv—6m M J S

### CHEMINS DE FER.

Grande Route de Jackson.
Chicago, St-Louis & New-Orleans R. R.
A partir du 17 janv 1880, les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:
DEPART. Express No 1 2 30 P. M. | ARRIVEE. Express No 2 8 30 A. M.
Mixte No 3 7 15 A. M. | Mixte No 4 7 30 P. M.
[illegible]
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
S. CHANDLER, Agent Gén. pour les Passagers.

Great Jackson Route.
Chicago, St-Louis & New Orleans R. R.
[illegible]
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
S. CHANDLER, General Passenger Agent.

New-Orleans and Mobile Rail Road
(LIGNE RAPIDE DE MOBILE.)
[illegible]
SEULE LIGNE AVEC DOUBLES TRAINS QUOTIDIENS.
A partir du DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1879 [illegible]
[illegible]
J. W. COLEMAN, Agent de billets.

NEW ORLEANS AND MOBILE RAIL ROAD
(MOBILE FAST LINE.)
THE SHORTEST ROUTE TO ALL EASTERN CITIES
CARRIES THE GREAT THROUGH MAIL AND SOUTHERN EXPRESS.
ONLY LINE WITH DOUBLE DAILY TRAINS.
On and after SUNDAY, NOV. 9th 1879, [illegible]
[illegible]
D. B. ROBINSON, Superintendent.
J. W. COLEMAN, Ticket Agent.

GRAND CHEMIN DE FER
[illegible]
GEO. PANDELY, Surintendant.
[illegible]
CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.
[illegible]

S.N.
PIKE'S
Magnolia
WHISKEY
Cincinnati
OHIO.

LE GLOBE CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VÉRITABLE ET CÉLÈBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
[illegible] les PREMIERES MAISONS de grocerie et liqueurs [illegible] à la Nlle-Orléans.

## FEUILLETON.

Com. le 8 février 1880.

Mémoires du Docteur Bernagius.

# LA CAPITANA

—PAR—

LUCIEN BIART.

VI—(Suite)

Cette déclaration me tranquillisa un peu, un peu seulement. C'est que l'habitude des combats de taureaux [illegible] chez les Mexicains, doux et bons par nature, les cordes de la [illegible]. Les combats de taureaux [illegible] barbares [illegible] ceux qui les fréquentent l'horreur [illegible] que cause la vue du sang, et cela au point que les femmes, qui [illegible] s'évanouir quand un toréador est blessé, se montrent encore plus avides que les hommes de ce spectacle répugnant. Or, parmi les cavaliers que je voyais [illegible] près de la porte cochère, plus d'un, pour ne dire tous, devait avoir la main prompte à manier le couteau, et, d'après ce que je sais d'elle, la capitana, pas plus que la vestale antique, n'eût hésité à lever le pouce dans un cas donné.

Un semblant d'activité se manifesta dans la cour, [illegible]

[illegible] ventre proéminent, à la tête placée sur les épaules sans la moindre apparence de cou, à la large face rouge, haletante, apoplectique. Il était vêtu d'une soutane luisante qui, retroussée jusqu'aux genoux, laissait à découvert deux jambes courtes emprisonnées dans un pantalon gris. L'étrange cavalier, armé d'un parapluie ouvert pour se protéger contre le soleil, écrasait de son poids la mule maigre qui le portait, et derrière laquelle marchait un Indien chargé d'une corbeille.

—*Ave Maria*, dit le *padre* en soulevant le chapeau dont il était coiffé, et en arrêtant sa monture en face de la capitana.

—Que celui qui se présente en son nom soit à jamais béni, répondit la jeune femme, qui se leva.

Cavaliers, Indiens et servantes, aussitôt rassemblés, entourèrent respectueusement le prêtre, qui ne bougeait pas de sa selle.

—Mettez pied à terre, senor, lui dit don Ambrosio. Ne vous ai-je pas prévenu que vous êtes ici chez vous?

—Il fait, mon fils, répondit le *padre*; mais il m'a fallu ce matin l'aide de Dieu et des hommes pour me hisser sur le dos de cette mule, et je n'en pourrai descendre qu'avec le même secours.

Les chapeaux furent posés sur le sol, tandis qu'une servante courait chercher une chaise. Alors, l'étrier fortement tenu, on souleva le *padre*, qui bientôt se trouva sur ses pieds.

—Ouf! dit-il en s'appuyant sur l'épaule de la belle fille qui tenait la chaise, et en frappant de sa main libre son volumineux abdomen, [illegible]

[illegible] aux servantes, laquelle de vous, en attendant quelque chose de plus substantiel, me fera la charité d'une tasse de chocolat?

Toutes les femmes s'envolèrent, jalouses de servir le *padre*. Il y eut un grand va-et-vient dans la cuisine, tandis que le nouveau venu, sur l'invitation de son hôte, se dépouillait d'une sorte de pèlerine blanche destinée à le garantir du soleil.

J'avais raison de dire à la capitana qu'un esprit prévenu est sur la pente du soupçon, car j'étudiais avec un soin scrupuleux les gestes du gros prêtre et les paroles qu'il prononçait, examen auquel en toute autre circonstance, je n'eusse jamais songé. Les physiologistes ont depuis longtemps remarqué, et cette remarque fait honneur à leur sagacité, que les hommes d'un même état acquièrent des ressemblances générales. Quel que soit le costume qu'ils revêtent, on confond difficilement un militaire avec un avocat, un prêtre avec un médecin. Au bout de cinq minutes d'observation, après avoir vu le nouvel hôte de l'hacienda s'asseoir, ouvrir et fermer les yeux, déplier son mouchoir, ramener sa soutane sur ses genoux et croiser ses mains sur son abdomen en faisant tournoyer ses pouces j'étais prêt à jurer que j'avais sous les yeux un prêtre authentique, ce qui soulagea mon esprit d'un grand poids.

Le *padre* me regardait de temps à autre.

—Vous n'êtes pas Mexicain? me dit-il à l'improviste.

—Non, senor, je suis Français.

—Français! répéta-t-il avec étonnement; suis-je indiscret en vous demandant quel miracle a pu vous amener ici?

Je n'eus pas à répondre, une servante parut portant une tasse de chocolat flanquée de gâteaux saupoudrés de sucre en grain.

—Vous permettez, dit le *padre*, qui saisit la tasse en remerciant à la ronde.

Chacun s'inclina et répondit:

—Puisse cette boisson, senor, vous être profitable.

La servante qui avait apporté le chocolat se tenait debout devant le prêtre.

—Sa merced don Luis ne me reconnait pas? lui dit-elle.

—Non, ma fille, répondit-il, la bouche pleine et après l'avoir examinée avec attention.

—C'est pourtant Votre Grâce qui m'a fait communier pour la première fois.

—Bon, et quel âge avais-tu?

—Sept ans passés, senor.

Les Mexicains, bien que catholiques fervents, ne connaissent pas la cérémonie si touchante en France de la première communion. Aussitôt qu'un enfant atteint le soi-disant âge de raison, c'est-à-dire lorsqu'il flotte entre sa septième et sa huitième année on le conduit un beau matin à confesse, puis il communie, séance tenante. La fillette française, pour annoncer qu'elle est une jeune personne, dit avec complaisance: J'ai fait ma première communion; dans les mêmes circonstances, la fillette mexicaine dit: Je communie déjà. Dans l'un et l'autre cas, le point capital pour les intéressées c'est, je crois, qu'elles sont à la veille de porter des robes longues.

La réponse de la petite servante avait fait sourire le *padre* qui répéta:

—Sept ans passés! voilà qui est très-bien. Mais il est plus que probable, Maria (Maria et José servent à interpeller au Mexique les inférieurs dont on ignore le véritable nom) que je ne possédais alors ni la taille, ni le poids [illegible] bien?

—Senor, répondit la petite servante qui rougit visiblement, nous ne pouvons pas tous devenir des saints.

—C'est vrai, mon enfant; mais encore faut-il s'arranger de façon à ne pas trop s'éloigner du ciel.

La servante reprit la tasse vide, et baisa dévotement la main [illegible]; action qui, dans son esprit, la rapprochait un peu du ciel.

Don Luis était donc un prêtre de bon aloi, et cette découverte me [illegible] tout à fait à l'aise. [illegible]

Il ne fut pas besoin de questionner don Luis sur les causes de son arrivé à la Paz; il nous en instruisit de lui-même. Parti le matin de Puebla pour Amozoc, dont il devait remplacer le curé, il avait rencontré [illegible] qui, effarés, fuyaient, disaient-ils, la bande de la capitana, postée sur la route. Pris de peur à son tour, don Luis s'était lancé à travers la plaine avec l'intention de demander asile dans la première demeure qu'il rencontrerait. Bientôt égaré, il avait, après huit heures de marche sous un soleil qui "lui mangeait la tête", atteint une hutte dont le propriétaire lui avait indiqué le toit sous lequel, grâce à saint Julien, patron des voyageurs, il comptait passer une bonne nuit.

—Que Dieu, dans sa miséricorde, pardonne à cette réprouvée capitana les angoisses que je lui dois, dit-il en terminant son récit par un signe de croix.

—On vous a trompé, senor, dit la jeune femme qui venait de reprendre sa place; la capitana n'est pas sur la route, et, en tout cas, un homme de votre caractère n'a rien à redouter d'elle; elle craint Dieu.

—Mais elle ne craint pas le diable! [illegible] une personne de son sexe [illegible] C'est là un métier d'homme, et je [illegible] pouvoir ajouter d'homme de bien. Dans quel temps vivons-nous, Seigneur! Autour de Mexico, Juan Santos; autour de Puebla, cette capitana, qui doit être quelque vieille et abominable sorcière, et qui aurait déjà fait connaissance avec les bûchers de la sainte-Inquisition, si le mauvais esprit du siècle ne les avait éteints.

J'aurais voulu mettre un frein à la langue du bon padre, [illegible]. Mais don Ambrosio hochait la tête d'un air approbateur, et la capitana souriait.

—Croyez-vous, senor, me dit-elle en me regardant avec cette fixité [illegible] pourtant, que la capitana soit une vieille et aussi laide que le prétend le senor Don Luis?

—Je la crois fort contraire, très belle, [illegible] naturelles et ses qualités, de mener une autre vie que celle qu'elle a choisie.

—Etes-vous sûr, senor, repartit la jeune femme, qu'elle ait choisi sa vie?

Je jugeai prudent de ne pas répondre à cette interrogation, qui eût amené la conversation sur un terrain dangereux. Par bonheur le *padre* reprit la parole.

—Votre demeure est placée si loin de la route, dit-il à don Ambrosio, que vous ignorez peut-être ce qui se passe à Puebla.

—Pas toujours, senor; chaque mois, quand j'ai besoin d'argent comptant pour la paye de mes ouvriers, je vais vendre quelques sacs de maïs dans la capitale.

—Et à quelle date remonte votre dernier voyage?

Pour les Mexicains des classes inférieures, la question des dates est toujours compliquée. Aussi cette question rendit-elle don Ambrosio pensif; il posa sa lourde coiffure sur le sol, se prit le menton, regarda le plafond, puis la porte cochère, et dit enfin en soufflant avec force, comme un homme qui se débarrasse d'un lourd fardeau:

—Trois semaines, à deux jours de plus ou de moins.

—Alors vous ne connaissez pas l'enlèvement de la fille du gouverneur par Juan Santos?

—La fille du gouverneur enlevée par.... quel conte! s'écria don Ambrosio avec un léger mouvement d'épaules.

—Ce n'est pas un conte, senor; l'enfant se rendait à Mexico, et, aux portes mêmes de la ville, son escorte a été attaquée et elle enlevée.

—Oh! dans quel but? demanda la capitana.

—C'est toute une histoire, répondit don Luis, qui se renversa sur son fauteuil et croisa ses mains sur son vaste abdomen, tandis que sa large face insignifiante prenait un air de gravité.

—Et cette histoire, reprit la jeune femme, votre merced daignera-t-elle nous l'apprendre?

Le *padre* sourit et secoua la tête d'un air d'acquiescement; il appartenait évidemment à la race de ceux qui aiment à conter, [illegible]. Il leva la main droite; puis l'index posé sur le pouce, tandis qu'il relevait ses trois autres doigts, il commença et dit:

—Don Estévan Sanchez est un homme du vieux temps; il n'entend rien à ces libertés nouvelles importées d'Europe et qui doivent, dit-on, nous ranger au rang des nations civilisées, comme si jusqu'ici nous n'avions été que des païens, ne connaissant ni Dieu ni diable. Un fait positif, c'est que sous le gouvernement espagnol nous avions une administration, de l'argent, que les routes et les villes étaient sûres, et que rien de tout cela n'existe plus. Le mal est devenu si grand, dans notre province en particulier, qu'on a cru devoir imposer à don Estevan la charge de gouverneur, car si les jeunes générations le tiennent pour un homme aux idées arriérées, il n'y a qu'une voix pour rendre justice à sa probité et à son énergie. Don Estevan n'a pas failli à ce qu'on attendait de lui; Puebla est aujourd'hui la ville la plus sûre du royaume, je veux dire de la République.

—C'est vrai, dit don Ambrosio.

—Mais ce n'est pas seulement aux villes de la province que don Estevan veut rendre la richesse et la sécurité, c'est à l'Etat tout entier. Son ambition, c'est qu'un voyageur, fût-il chargé d'or, puisse circuler impunément sur les routes, comme au temps de la domination espagnole. Par malheur, au delà des barrières de la ville, les meilleures mesures du gouverneur pour la répression du brigandage échouent. Vingt fois, par exemple, il a cru tenir la capitana, et vingt fois elle a déjoué ses combinaisons, tantôt en surprenant les soldats envoyés pour la surprendre, tantôt en se réfugiant dans la province de Vera-Cruz, lorsqu'elle ne se croyait pas de force à lutter contre eux. Cette femme est le diable.

Le *padre* prononça ces derniers mots d'un ton si convaincu que je ne pus m'empêcher de rire.

—Ne riez pas, senor, se hâta de dire le *padre*, si, pour votre malheur, vous tombez jamais entre ses mains, il vous en coûtera certainement du sang.

Je me tournai vers la capitana. Elle m'enveloppa d'un regard si chaud, si caressant, que, troublé, je baissai involontairement les yeux.

—Je suis comme le bon Sancho Panza, reprit le *padre*, je ne sais pas raconter brièvement et je vous en demande pardon. Néanmoins, je touche au dénouement de mon récit. Il y a un mois, pendant un combat de taureaux, don Estévan reconnut et fit arrêter un nommé Cécilio qui assistait paisiblement à la fête et que l'on sait être le bras droit de Juan Santos. Or, depuis son installation au palais en qualité de gouverneur, don Estévan a fait pendre sur l'heure tous les bandits dont il a pu s'emparer.

L'identité de Cécilio bien établie, il a voulu procéder de la même façon. Mais voilà que le commandant militaire et les juges—gens imbus des idées nouvelles—se sont soudain jetés à la traverse. Au nom des lois modernes, qui sont plus en faveur des bandits que des honnêtes gens, ils ont exigé que Cécilio fût pourvu d'un défenseur, interrogé, jugé, et que pas un cheveu de sa tête ne fût touché avant qu'une sentence régulière eut décidé de son sort. Don Estévan a dû céder; mais il a juré que, quel que soit le verdict des juges, Cécilio serait pendu.

—Jésus! dit la capitana.

—Il le fera comme il l'a dit, s'écria don Ambrosio; c'est un homme.

—Les choses en étaient là, continua le *padre* lorsque le bruit a circulé en ville que don Estévan venait d'apprendre, par une lettre émanant de Juan Santos lui-même, que sa fille, enlevée prisonnière, placée en lieu sûr, subirait dent pour dent, œil pour œil, le sort de Cécilio.

J'écoutais avec intérêt ce long récit, bien que j'en connusse déjà les principaux incidents. Je ne pouvais me défendre de songer à la bizarrerie de ma destinée, qui, à l'heure où j'avais cru me mettre simplement en route pour aller subir des examens, me donnait un rôle fort désagréable d'ailleurs—dans un drame dont les complications pouvaient amener la mort d'une innocente jeune fille, peut-être pis.

Quant à la capitana et à don Ambrosio, ils écoutaient le *padre* avec un naturel parfait, et semblaient ignorer le premier mot des choses qu'on leur racontait. Don Ambrosio, en particulier, avait des façons si étonnées, si indignées de lever les bras, de joindre les mains, de secouer la tête, que j'admirais malgré moi son talent de comédien.

—A votre avis, senor, dit la capitana, quel dénouement aura cette aventure?

—Don Estévan est un homme de l'âge de fer, répliqua le *padre*, il ne cédera pas. Au reçu de la lettre de Santos, il a fait transférer Cécilio dans sa propre maison, où on le garde à vue. Depuis lors, le peuple se tient en permanence sur la place où la potence est dressée. On raconte que don Estévan, grave et silencieux, n'ouvre la bouche que pour imposer silence à ceux qui lui conseille de remettre Cécilio en liberté.

Je demeurai de nouveau pensif. Cette situation extraordinaire d'un père placé entre son devoir et la vie de son enfant m'apparaissait aussi terrible que le nœud de ces tragédies antiques que domine la fatalité. Du reste, sans remonter jusqu'à Abraham ni même jusqu'à Jephté, la position de don Estévan avait un précédent dans l'histoire d'Espagne, celle de cet Antonio de Leyva qui chargé de la défense d'une ville, regarda du haut des remparts un ennemi implacable immoler son fils plutôt que de consentir à se rendre. Le souvenir de cette action me fit frissonner. Don Estévan aurait-il l'affreux héroïsme.... Je ne retrouvai un peu de calme qu'en me rappelant que Juan Santos était humain, et qu'il m'avait ordonné de sauver à tout prix Eva.

Le *padre* se ressentant visiblement des préoccupations auxquelles était en proie la ville qu'il avait quitté le matin, car il ne cessa pas un seul instant de nous parler de Cécilio ou d'Eva. D'après ses dires, on cherchait la jeune fille dans les environs de Mexico, et l'on s'attendait à quelque tentative audacieuse de Juan Santos pour délivrer son lieutenant. En attendant, Puebla regorgeait de soldats amenés de Mexico, et la sentence des juges était attendue fiévreusement.

La nuit vint, calme étoilée, parant le ciel de constellations invisibles en Europe. La capitana s'éloigna soudain, et je pris place à table entre don Ambrosio et don Luis. Après le repas, auquel don Luis fit largement honneur, nous regagnâmes le corridor. Le *padre* s'informa alors de l'étendu de l'hacienda et de son rapport. Don Ambrosio nous apprit qu'il possédait deux lieues carrées de terrain dont il retirait à peine de quoi vivre, faute d'argent pour acheter les bêtes de somme nécessaires. Il disait vrai, je l'ai su plus tard.